

L'abbé Jaffré paysan, érudit, député d'extrême droite à l'Assemblée nationale Un Huron à Paris

Jean-François TANGUY

Maître de conférences en histoire contemporaine
CRHISCO – Université Rennes 2 Haute-Bretagne

Les relations du clergé et de la politique sont très anciennes. Si même l'on néglige les clergés antiques, de nature bien différente, l'intervention des prêtres dans ces domaines n'a rien eu d'exceptionnel durant des siècles – pour nous limiter au monde catholique : de saint Éloi à Suger, de Thomas Beckett à Thomas Moore, de Richelieu à Loménie de Brienne, sans compter l'immense cohorte des évêques princes ou seigneurs d'Empire et la chaire de saint Pierre dont les titulaires ont fait au moins autant de politique que de pastorale. Reste que la masse des simples curés et vicaires demeurait largement étrangère à ces préoccupations, mis à part les prophètes hétérodoxes aux lisières de la politique proprement dite et dont le sort fut souvent funeste.

Au XIX^e siècle, la montée lente mais irrésistible de la démocratie eût dû amener les curés de campagne (ou de ville) à prendre progressivement leur place dans ce paysage. Mais le poids de la hiérarchie, l'habitude de l'obéissance, la pauvreté se combinèrent en proportions variables pour qu'il n'en fût rien. Très rares sont depuis deux cents ans les simples prêtres ayant pris une part active aux débats publics de la cité, du moins au-dessus des querelles de paroisse ou de village – les heurts avec le maire ou l'instituteur n'étant pas ici envisagés ; un peu plus sans doute au XX^e siècle avec l'apparition de la démocratie chrétienne : prêtres journalistes, prêtres écrivains et théoriciens, prêtres militants, prêtres animateurs d'associations, prêtres résistants durant la Seconde guerre mondiale. Dans cette population, le prêtre parlementaire, ou élu local dans une ville ou un gros bourg, demeura toutefois une rareté presque aussi grande au XX^e siècle qu'au XIX^e siècle. Encore s'agit-il le plus souvent de personnages un peu marginaux, tenus en suspicion par la hiérarchie : un Kir, un Laudrun, ou de gens dont le destin parlementaire fut bien fugace tel Henri Grouès, « l'abbé Pierre » qui se rendit vite compte que sa vraie place n'était pas là.

Parce qu'ils sont rares, il est sans doute intéressant de les saisir quand ils existent et de voir ce qu'ils ont à nous dire par leur action et parfois par les commentaires qu'ils ont été amenés à faire eux-mêmes et sur eux-mêmes à travers mémoires, carnets ou lettres, la chose – ou du moins ses manifestations accessibles – étant hélas encore plus exceptionnelles, s'il est possible. Dans ce contexte, nous voudrions ici tenter de décrire et de situer le cas de l'abbé Jaffré. Jaffré n'incarne pas la méritocratie républicaine – et pour cause, on va le voir, mais une autre forme de promotion sociale bien plus ancienne, celle qui porta pendant des siècles des enfants de paysans à acquérir le savoir qui en fit le plus souvent d'honorables prêtres, parfois des érudits et quelquefois des philosophes et des savants comme aurait dit Pascal. Jaffré fut brièvement parlementaire à l'occasion – très particulière – des événements de 1870-1871 et des élections de guerre de février 1871. Nous ignorons bien des choses de ce mandat si ses disciples spirituels – il en avait – n'avaient pas publié quelques années après sa mort un choix des lettres écrites à des amis personnels (des prêtres, le plus souvent) ou politiques, quelquefois à des relations mondaines, et dans lesquelles il s'épanche en toute liberté et franchise, nous donnant à voir une âme politique dont les comptes rendus de l'Assemblée nationale ne nous auraient rien dit puisque (conscience peut-être de sa marginalité ressentie), il n'y intervint jamais. L'examen de la brève période parlementaire de Jean Jaffré est d'autant plus intéressante que l'homme, venu de Bretagne occidentale et qui y retournera derechef, a passé cinq ans à Paris comme observateur d'un monde et de mœurs qui n'étaient pas les siennes : en cette matière, il est un peu le Persan ou le Huron, ou si l'on veut Gulliver décrivant des mondes inconnus et plus que singuliers, à ceci près qu'il n'y a chez lui pas la moindre once de naïveté, même simulée. Ce Huron est encore davantage un médecin observant les microbes. Notons que la puissante personnalité de Jaffré mériterait une étude à plusieurs points de vue : pédagogue, savant, ultramontain intransigeant, voire fanatique, enfant de la Bretagne bretonnante et catholique ? Nous devons ici nous limiter : le député, son discours et son point de vue seront notre sujet d'attention principal. Il nous faudra toutefois partir d'un peu plus loin, tant il est vrai que son élection de 1871 ne s'est pas faite par hasard¹.

Un prêtre paysan érudit

Fils de paysans des environs d'Hennebont, sans doute relativement aisés, Jean Jaffré fréquenta assez assidûment l'école primaire de Port-Louis, puis de Kervignac sa commune natale; remarqué par le vicaire de sa paroisse, il fut envoyé au petit collège d'Auray qu'il ne quitta que pour le Petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, où, entré assez tardivement (en

1. En particulier, nous n'avons pas consulté les dossiers personnels de Jaffré aux archives départementales du Morbihan ou aux archives diocésaines et ne pouvons donc attester de leur intérêt – ou de leur absence d'intérêt. Ceci pourra faire l'objet d'investigations ultérieures.

1836; il était né le 28 septembre 1819), il fit des progrès très rapides. Il entra au Grand séminaire de Vannes en novembre 1840.

Il semble avoir dès 1836 donné l'impression d'un élève particulièrement brillant, dans le domaine littéraire en particulier. Prêtre en septembre 1844, il fut d'abord auxiliaire à Kervignac puis professeur à Sainte-Anne à la rentrée 1845 où il retrouva un de ses maîtres, Le Blanc, qui devint son ami intime. Le Blanc fut élu en 1848 député du Morbihan et entretenait avec Jaffré une abondante correspondance. Nommé supérieur du Petit séminaire en 1849, Le Blanc mourut très jeune encore en 1851 et fut remplacé par Jaffré qui avait l'âge, peu ordinaire pour ce poste, de 32 ans! Il héritait d'une charge lourde puisque devant assumer à la fois les fonctions de supérieur, de préfet de discipline et parfois de professeur. Érudit et savant, il encourageait professeurs et élèves à lire mais encore plus à écrire. Mettre en forme sa pensée lui semblait l'exercice intellectuel le plus salutaire.

Parmi les réformes qu'il aurait voulu entreprendre à Sainte-Anne, il pensa à la nécessité pour le corps professoral de se procurer les grades universitaires. Cela lui paraissait un bouclier très efficace en cas de contestation de la qualité de l'Église à enseigner, et il faut bien dire qu'il fut, en ce domaine, perspicace. Plusieurs professeurs de Sainte-Anne suivirent ses conseils fort avant : l'abbé Orhand devint licencié, puis docteur ès lettres, jésuite et professeur de littérature grecque à l'université catholique de Lille. Jaffré ne semble pas avoir été un adepte du *Beati pauperes spiritu*; bien au contraire ce genre d'attitude paraît avoir chez lui provoqué beaucoup d'agacement. Il aurait voulu aussi développer l'enseignement des sciences et des mathématiques, peu en vogue à cette époque dans l'enseignement catholique. La science selon son biographe², l'abbé Le Clanche, commandait « une allure et des méthodes nouvelles à l'apologie catholique³ ». On ne manquera pas de remarquer la position utilitariste de Jaffré en ce domaine.

Jaffré fut sans doute un supérieur imposant et plutôt rigide. Il cachait sous une rude écorce « un cœur d'or » selon la formule classique, mais il semble avoir réservé ces trésors aux plus brillants de ses élèves, ceux en particulier (la minorité) qu'il préparait (lui-même) au baccalauréat. Quelques années après son biographe (son hagiographe?), Le Clanche, les abbés Buléon et Le Garrec dans leur synthèse complète sur Sainte-Anne d'Auray, en dresseront un portrait beaucoup plus sévère :

« Il s'était réservé aussi les Conférences religieuses dans les classes supérieures. Quelques-unes de ces études ont été publiées, et par elles nous pouvons juger de sa puissance intellectuelle; mais ses auditeurs étaient-ils capables de le comprendre?... Déjà, comme professeur, il avait fait un cours d'histoire, ou plutôt de philosophie de l'histoire, écrit dans un style magistral, avec des vues profondes, mais tout à fait inaccessibles aux élèves. Dans ses conférences religieuses il s'est

2. Il avait été l'un de ses élèves favoris.

3. LE CLANCHE, Abbé, *Biographie de Monsieur Jaffré*, Vannes, Veuve Lafolye et fils éditeurs, 1899, p. 35.

maintenu à cette hauteur : ce sont des leçons de théologie, à l'usage seulement d'esprits distingués et déjà très cultivés. Cet homme, qui ne se trouvait à son aise que dans les sphères élevées de la pensée, ignorait ou négligeait l'art de se mettre au niveau des enfants⁴. »

Et, tout aussi sévèrement apprécié, le bilan final de la pédagogie « jaffréenne » :

« Est-il bien vrai du reste que la meilleure garantie de la vertu soit dans la science ? Nous ne le croyons pas ; si ce n'est pas dans la contrainte extérieure, ce n'est pas davantage dans le seul développement de l'intelligence qu'il faut chercher une sauvegarde contre les défaillances de la volonté ; la sauvegarde de la vertu doit être surtout cherchée en elle-même ; aussi la principale préoccupation d'un éducateur doit-elle être de discipliner la faculté maîtresse de et d'apprendre à vouloir.

Nous dirons plus : parmi les élèves combien y en a-t-il qui soient capables de recevoir cette formation spéciale qui était l'idéal de M. Jaffré ? N'est pas intellectuel qui veut. L'élite sera toujours une exception et c'est tout l'ensemble des écoliers pourtant qu'il s'agit de diriger vers le sacerdoce : la véritable méthode d'éducation doit donc être à la portée de tous, et non seulement de quelques-uns. S'il est bon d'inspirer au futur prêtre le goût de l'étude et de la science, il est de toute nécessité surtout de lui inculquer l'amour de la vertu : et ceci est à la portée de tous les Petits Séminaristes⁵. »

Aussi adepte de belles-lettres et de science qu'il fût, Jaffré était d'abord un catholique rigoureux et la théologie comme la doctrine devaient dans son esprit occuper de loin la première place dans l'enseignement du Petit séminaire. Il se soucia peu de publier ses cours et conférences mais, trois ans après sa mort, ses disciples firent paraître le cycle des années 1857-1861 sous le titre *Le sacrifice et le sacrement*⁶. Jaffré y apparaît comme un théologien sévère, qui, tout en protestant de sa virginité à l'égard de toute compromission janséniste, donne une vision radicalement noire de la nature humaine et du péché. Janséniste, peut-être pas, d'un augustinisme sans concession aucune, au minimum. Il n'est que de voir ce qu'il dit des Jésuites :

« Les Jésuites ont reçu un *monitum* pour leurs Études religieuses entachées de libéralisme et d'idées modernes. Le clergé séculier et régulier a été mordu à la peau par la bête : le mal n'est pas guéri⁷. »

La nature humaine – en ce qu'elle est une surnature – est *déchue* depuis le péché originel et toutes les institutions humaines avec elle. À ce principe s'ajoute un tempérament de combat assumé. L'Église aime les tempêtes, Jaffré ne dit pas les persécutions mais on pourrait le croire, presque :

4. BULÉON, J., LE GARREC, E., *Sainte-Anne d'Auray*, Tome III – *Le Petit Séminaire*, Vannes, Lafolye frères et C^{ie}, 1921, p. 163.

5. *Ibidem*, p. 166-167.

6. JAFFRÉ, Jean, *Le Sacrifice et le sacrement*, Vannes, Veuve Lafolye et fils, 1899.

7. *Correspondance de M. Jaffré*, publiée par le chanoine Le Clanche, Vannes, Lafolye frères, 1911, p. 210, 6 décembre 1871.

« Créée pour la lutte, la société divine n'apparaît jamais plus belle et plus ferme que dans les crises qui agitent le monde. En temps ordinaire, ses combats sont secrets, son action n'est guère aperçue; on ne sait d'où vient la rosée qui rafraîchit la terre; dans la confusion du siècle, ses enfants mêmes la perdent de vue. Dans les grandes circonstances, au contraire, toute confusion disparaît; toutes les choses se séparent, livrant leur nature; il y a une gauche et une droite⁸; le bien est d'un côté, le mal de l'autre; toute l'Église de Dieu est en face de toute la synagogue de satan⁹. Ce sont là les beaux moments de la vie de l'Église; c'est alors que les liens de la hiérarchie se resserrent et que s'effacent les opinions qui divisent. Les coups qui doivent renverser l'édifice le consolident; la tempête n'emporte que la poussière qui s'y attache. Le divin reste seul, sans mélange terrestre, visible à tous les yeux, inébranlable¹⁰. »

Jaffré acquit bientôt une renommée dépassant largement les limites du diocèse et celles même de la Bretagne. En été 1854, Louis Veillot en personne visita Sainte-Anne et Jaffré l'accompagna ensuite jusqu'à l'île d'Arz à l'invitation du vicaire général Le Loubioux, qui en était originaire. Veillot lui prédit son élévation à l'épiscopat. « Évêque, il l'eût été sans doute, et de plain pied, sous l'ancienne discipline de l'Église, par le consentement du clergé et du peuple. Mais on vivait sous le régime Impérial [sic], et M. Jaffré devait tomber victime de sa haine¹¹. » En 1862, ce fut la visite de Lamoricière, peu de mois après Castelfidardo. Toute la sympathie de Jaffré allait évidemment à l'ultramontanisme en général et aux zouaves pontificaux en particulier¹². L'abbé Orhand sera familièrement appelé par lui « le Zouave », « Mon cher Zouave » au vocatif. Le général ne voulut toutefois pas accepter l'hospitalité du supérieur pour ne pas le compromettre aux yeux des autorités. On va voir que ce fut en pure perte.

Jaffré et l'Empire

En 1858, lors de la visite de Napoléon III, Jaffré aurait adopté une attitude plutôt conciliante. « Le peuple breton salua en Napoléon III la force monarchique mise au service de l'ordre contre les passions subversives¹³. » Le clergé fut apparemment un peu pris de court par l'enthousiasme populaire mais s'y rallia plus ou moins. L'évêque de Vannes, M^{gr} de la Motte, aurait envoyé aux prêtres de Sainte-Anne une lettre de félicitations pour la

8. La suite de la carrière de Jaffré laisse à penser que ces termes ont aussi une connotation politique, celle que nous leur donnons toujours.

9. On remarquera qu'« Église » et « Dieu » sont écrits avec une majuscule, « synagogue » et « satan », une minuscule... L'antisémitisme de Jaffré est de son époque : peu élaboré, méprisant mais sans aucune trace d'accusation de type « Sages de Sion » ou de référence au « judéo-maçonnisme ». Dans sa correspondance parlementaire, on ne trouve pratiquement aucune attaque contre les Juifs – ni contre la maçonnerie.

10. JAFFRÉ, J., *Le Sacrifice...*, op. cit., p. 397.

11. LE CLANCHE, *Biographie...*, op. cit., p. 48.

12. Sur cette question voir GUENEL, Jean, *La dernière Guerre du pape, Les Zouaves pontificaux au secours du Saint-Siège, 1860-1870*, Rennes, PUR, 1998.

13. LE CLANCHE, *Biographie...*, op. cit., p. 52.

façon dont ils avaient reçu l'empereur. D'autres sources semblent toutefois montrer que Jaffré n'avait pas fait preuve de bonne volonté pure. Pour faciliter le passage de la voiture impériale sur la route, il aurait fallu abattre quelques arbres. Or, ces derniers appartenaient à Jaffré qui s'y refusa catégoriquement, selon l'ingénieur en chef chargé des chemins vicinaux¹⁴. L'administration préfectorale ne tenta pas de contourner le refus mais il n'est pas douteux que la fiche du supérieur n'en fût définitivement marquée de rouge. Il n'est même pas très sûr que Jaffré ait été physiquement présent pour recevoir l'empereur : peut-être avait-il invoqué quelque motif de santé (il y a un doute). Quoi qu'il en soit, il considéra cette visite de façon nuancée, y compris dans sa correspondance intime à laquelle l'administration n'avait pas accès. On lui doit cette page fort balancée :

« L'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie voyageant en Bretagne, et parcourant cette province que, depuis des siècles, nul roi n'a visitée, sont venus, le jour de la fête de l'Empire, s'agenouiller au sanctuaire de Sainte-Anne, dans une humble chapelle, au milieu d'un pays pauvre, où il n'y a de grand que la foi et les souvenirs. Un autre roi n'en aurait jamais eu la pensée. Ou, du moins, il n'aurait pas osé la réaliser. Napoléon III n'a eu peur ni de nos souvenirs ni de nos regrets. Nous l'avons vu ici, simple et calme, sans soldats et sans gardes, perdu au milieu de la multitude qui se pressait autour de lui. Il a deviné le pays. Il est des regrets et des souvenirs qui sont des espérances. Malheureusement, les nôtres n'en sont plus là, n'ayant pour objet qu'un tronc dépouillé et sans rejeton. Pour devenir des espérances, il faut qu'ils se reportent sur une famille qui, d'abord a eu des faiblesses devenues des crimes, et ensuite des malheurs qui la séparent de nous par un abîme. Si le grand principe de la monarchie française doit tourner au bénéfice de gens qui n'ont cessé de la méconnaître et de la combattre, ce sera l'œuvre non des légitimistes mais des révolutionnaires. La noblesse s'est abstenue cependant ; nulle part, on ne l'a vue au passage de l'Empereur. Mais elle s'est abstenue seule, et n'a été suivie, ni par le clergé, ni par le peuple. Elle a bien fait néanmoins, car la fierté, même quand elle ne s'attache qu'à des souvenirs, et le respect qui ne veut pas aggraver les chagrins de l'exil, sont de grandes choses et de bons exemples que notre siècle devrait moins oublier.

Le peuple et le clergé n'ont pas eu les mêmes scrupules. Le bien que Napoléon a fait, celui que l'on attend encore de lui, lui ont suscité, à travers le pays, un long triomphe qui a dû le surprendre et qui a surpris tant soit peu le pays lui-même. Le pays le voyait sans doute dans ses œuvres, mais il le voyait aussi à travers cette poussière que soulèvent les passions politiques. Sa présence a fait tomber les derniers préjugés. Il a prié aux mêmes autels. Il a voulu célébrer sa fête dans le sanctuaire de la Bretagne. Il a suivi le Saint-Sacrifice comme un fidèle enfant de l'Église, avec la même simplicité.

Il a répondu à Monseigneur de Vannes que "s'il est des circonstances où le Souverain doit donner l'exemple, il en est d'autres où il doit le suivre". Ici, il l'a suivi, au grand étonnement de la population qui jugeait du chef de l'État par son administration, et qui, ne trouvant dans les agents du pouvoir qu'hostilité ou indifférence, admire que l'Empereur partage sa foi. Dans l'opi-

14. Arch. dép. du Morbihan, 1 M Cérem 9, rapport du sous-préfet de Ploërmel au préfet du Morbihan.

nion du pays, la cause de l'Église et de la légitimité n'en faisaient qu'une : c'est de là qu'est venue la force du parti légitimiste en Bretagne. On commence à se douter que ces choses ne sont pas inséparables, que l'Église n'est inféodée à aucune dynastie, et qu'un pouvoir nouveau, malgré son origine, peut être appelé de Dieu à recevoir cette consécration que nulle autre ne remplace, celle du temps.

[...] Le jour où l'Empire s'est mis sous sa protection [celle de Sainte Anne] est un jour que l'avenir n'oubliera pas, pourvu que de son côté, l'Empire s'en souviennne toujours, et ne soit pas chrétien aujourd'hui, et demain tout autre chose. Il connaît ces contradictions : s'il n'y a pas renoncé¹⁵... »

Après 1858, Jaffré rompit en fait très vite avec l'Empire – dès que commença l'aventure italienne. Il lui reprocha plus tard d'avoir trahi la France et l'Église. « L'Église et la France sont encore aujourd'hui victimes de l'unité Italienne et de l'unité Allemande, nées toutes les deux, à la même époque, de la politique sacrilège et anti-nationale de l'Empire¹⁶. » Dès 1861-1862, de nombreux anciens élèves de Sainte-Anne s'engagèrent dans les zouaves pontificaux (au moins quinze!). À la mort de M^{gr} de La Motte en mai 1860, le pouvoir s'employa à envoyer à Vannes un évêque docile, M^{gr} Dubreuil qui prit possession de son siège en septembre 1861. Dubreuil était « gallican par éducation et bonapartiste par reconnaissance. Il affichait ses préférences politiques, et ne cachait pas son intention de les faire partager autour de lui. Évêque de l'Empire, il croyait qu'il fallait se montrer en tout dévot à l'Empire¹⁷ ». Le conflit avec Jaffré était inévitable. On doit reconnaître, que dans un premier temps, l'évêque tenta de l'éviter en attirant Jaffré de son côté. C'était une entreprise perdue d'avance face à un tel caractère. Il lui aurait même offert l'épiscopat (on peut penser que son poids politique l'autorisait à faire de telles promesses) :

« M. Jaffré n'était pas homme à former une coterie. Mais à cette époque le supérieur de Sainte-Anne était bien le prêtre le plus en vue dans le diocèse : au prestige que lui valait son poste, il ajoutait le prestige encore plus grand de sa valeur personnelle. L'évêque lui fit les offres les plus séduisantes : Un prêtre de votre valeur doit prétendre à plus haut. Vous n'avez qu'un mot à dire, et je me charge de votre avenir. Voulez-vous la croix ? Voulez-vous une mitre ? Et sur son refus, il reprenait : Vous ne voulez donc rien recevoir de l'Empereur ? – Non, pas même un verre d'eau¹⁸ ! »

Le conflit éclata à la rentrée 1863 alors que Jaffré préparait une rentrée de 380 élèves, la plus nombreuse jamais vue. D'après Buléon et Le Garrec, il se serait noué sur des questions financières : l'évêque aurait exigé une diminution du salaire des professeurs par but d'économie, ce à quoi le supérieur se serait refusé¹⁹. Les historiens de Sainte-Anne récusent l'idée

15. Notes trouvées dans les papiers de Jaffré par Le Clanche, *Biographie...*, *op. cit.*, p. 54-56, 15 août 1858. Les points de suspension finaux sont de Jaffré.

16. LE CLANCHE, *Biographie...*, *op. cit.*, p. 59.

17. BULÉON, J., LE GARREC, E., *op. cit.*, p. 171.

18. *Ibidem*, p. 172.

19. Justement, soulignent ici J. Buléon et E. Le Garrec.

que Jaffré ait été révoqué sur ordre du préfet ou du gouvernement comme le voulait le fidèle Le Clanche. Sans doute, la décision fut prise par le seul évêque de Vannes : mais c'est bien l'opposition politique de fond qui rendait la cohabitation invivable²⁰. Le 30 septembre, Jaffré apprit par une lettre apportée par le vicaire général qu'il était nommé recteur de Guidel et prié dans l'immédiat, la paroisse n'étant pas encore libre, de se retirer dans sa famille. Il fut hébergé à Lorient par le curé Charil, ancien supérieur de Sainte-Anne. Jaffré eut paraît-il la tentation de se faire moine bénédictin²¹ mais y renonça et pria ses amis de ne pas protester. Il s'investit immédiatement dans ses nouvelles fonctions.

De la disgrâce à l'Assemblée nationale

Guidel, grosse commune rurale jouxtant la mer²² à l'ouest de Lorient, était d'ailleurs une paroisse qui lui convenait. L'aristocratie – qui avait été dominante sous l'Ancien Régime – y était désormais moins présente et le sol possédé par une minorité significative de paysans aisés – milieu qui était le sien. L'influence légitimiste n'avait guère de concurrente et la pratique catholique, quoique parfois épisodique²³, formellement constante. Fidèle à ses conceptions, Jaffré y entreprit notamment de développer l'enseignement primaire. « Qui tient l'école, tient l'avenir » aurait-il dit.

Il va demeurer recteur de Guidel jusqu'à sa mort en 1896, refusant après son expérience de député une stalle de chanoine titulaire. Il semble avoir été dans sa paroisse un guide et un animateur de premier plan, aimé peut-être, redouté sûrement, restaurateur d'églises et de chapelles, confesseur et guide spirituel, surveillant attentif des bonnes mœurs, redoutable ennemi des danses « criminelles » (dixit Le Clanche) et de toute attitude jugé disolue et non chrétienne. Il fut également un de ces « curés bâtisseurs » qui,

20. Sur ce conflit, voir LAGRÉE, Michel, « Évêques gallicans et diocèse ultramontain, Vannes (1848-1870) », dans LAGRÉE, M., SAINCLIVIER, J. (dir.), *L'Ouest et le politique, Mélanges offerts à Michel Denis*, Rennes, PUR, 1996, p. 113-127.

21. J. Buléon et E. Le Garrec estiment que c'est la situation qui lui aurait le mieux convenu (ils pensent surtout aux bénédictins du Moyen Âge ou aux grands mauristes de l'âge moderne). Ce n'est pas très sûr : il y avait chez Jaffré une pulsion d'action et un fond d'autorité (voire d'autoritarisme) qui débordent assez largement chez lui le pur intellectuel – hypostase certes non moins réelle de sa personnalité. Ce moine-là est un moine batailleur, comme le montre sa théologie (voir *supra*) comme le montrera son expérience de député – *et de recteur* (voir *infra*). Et qui ne dédaigne pas les menues choses de la vie.

22. Mais à l'époque bien plus agricole que maritime. La pêche y était peu développée, contrairement à telles de ses voisines. Le tourisme encore pratiquement inconnu. Toutefois, la commune est très proche du Pouldu, sur la commune de Clohars-Carnoët, où les peintres s'installent dès les années soixante-dix. Jaffré semble avoir éprouvé une grande nostalgie pour Le Pouldu, particulièrement dans son séjour versaillais.

23. Député, il dit un jour la messe à Saint-Sulpice et nota avec regret « Ce matin, je disais la messe dans une petite chapelle qui s'est remplie de fidèles, hommes et femmes : tous se sont présentés à la sainte table. Il y avait un tiers d'hommes. Nous n'arrivons pas à cette proportion à Guidel, il s'en faut bien » (*Correspondance...*, *op. cit.*, p. 208, 10 décembre 1871).

dans la seconde moitié du XIX^e siècle, rénouvèrent en profondeur le paysage architectural du catholicisme français plus profondément qu'à toute autre époque, sauf peut-être entre 1050 et 1250²⁴.

« Sauf pour sa personne et son intérieur, il était porté à la magnificence. [...] Bientôt, quatre superbes cloches répandirent, jusqu'au-delà des limites de la paroisse, leur puissante harmonie. Un orgue à tuyaux, des statues et des vitraux artistiques, des peintures décoratives achevèrent d'embellir son église et d'exalter le légitime orgueil de ses paroissiens²⁵. »

Député à l'Assemblée nationale, il profitera d'ailleurs de son séjour à Paris pour commander un chemin de croix de bonne qualité artistique destiné à orner l'église de Guidel. Pas seulement commander même, mais indiquer ses souhaits, donner des idées, critiquer et exiger des modifications : la splendeur de son église paroissiale tient constamment une place considérable dans ses préoccupations.

Le désastre de 1870-1871 marqua, sans qu'il l'ait voulu, une étape dans la vie de Jaffré. Il fut proposé par plusieurs recteurs de paroisse pour figurer sur la liste légitimiste et catholique et fut élu député du Morbihan avec 51 000 voix. Il faut croire que sa réputation régionale – au moins régionale – n'avait pas décliné depuis 1863. Lui qui n'avait jamais quitté sa région partit aussitôt pour Bordeaux. De cette expérience, nous conservons un document remarquable. Quinze ans après sa mort, en 1911, son fidèle disciple l'abbé Le Clanche publia ce qu'il avait pu retrouver de sa correspondance. Selon l'éditeur, il ne s'agissait pas d'un choix mais de l'intégralité des lettres que l'on avait pu rassembler. « D'autres, qui les ont brûlées, ne sont pas les seuls aujourd'hui à le regretter²⁶. » Au total, 32 lettres à la marquise de Saint-Pierre, paroissienne d'été de Jaffré (1866-1889), 15 lettres à divers amis (1864-1882) et surtout les 124 lettres parlementaires (24 septembre 1870-8 décembre 1875). Ces dernières forment un ensemble plutôt exceptionnel par leur franchise, leur alacrité, leur pittoresque parfois, dans l'appréciation d'un milieu bien identifiable par un personnage extérieur, un Huron, un Persan, à l'intelligence aiguë mais aux opinions plus que tranchées. On ne parlera pas de spontanéité : à l'évidence, Jaffré pesait ses mots et on peut soupçonner les lettres d'avoir été mûrement pensées avant même que d'être écrites. Il ne semble pas avoir écrit, d'ailleurs, quand il n'avait rien à dire.

Les lacunes signalées par Le Clanche sont sensibles dans la ventilation chronologique des lettres : une en 1870, 43 en 1871, 46 en 1872, 19 en 1873,

24. « Entre 1840 et 1890, la France connaît un mouvement inouï de construction. », PIERRARD, Pierre, *Histoire des curés de campagne de 1789 à nos jours*, Paris, Plon, 1986, p. 200. « Plus du quart de nos églises ont été élevées au siècle dernier [le XIX^e siècle!] et ce chiffre ne tient pas compte de toutes celles qui furent agrandies ou modifiées [...] le pourcentage atteindrait [...] la moitié », BOUCHON, C., BRISAC, C., CHALINE, N.-J., LENAUD, J.-M., *Ces Églises du XIX^e siècle*, Amiens, Encrage, 1993, p. 13.

25. LE CLANCHE, *Biographie...*, op. cit., p. 109.

26. *Ibidem*, « Introduction ».

7 en 1874, 8 en 1875. Il est tout à fait possible que Jaffré se soit fatigué d'écrire quand il s'est aperçu que la restauration était reportée aux calendres grecques, après la chute de Thiers et l'échec de Chambord. On verra que des indices plaident en ce sens. Il est aussi possible que les disparitions aient été plus fréquentes pour certaines époques en fonction de la qualité des correspondants ; les deux facteurs ont dû se combiner. L'écrasante majorité de ces correspondants sont d'autres ecclésiastiques, en particulier l'abbé Guillemet, son vicaire à Guidel. Il est un peu dommage bien sûr que, comme pour d'autres épistoliers illustres, nous n'ayons ici qu'une seule des voix de l'échange : on sait que les réponses des correspondants de Jaffré existaient, mais Le Clanche ne s'est pas soucié de les reproduire. La nature de ces relations entre simples prêtres, donc entre égaux, permet d'ailleurs au curé de Guidel de demeurer très franc et très direct. Les relations sont particulièrement intimes avec Guillemet et avec le recteur Julé, de Kervignac, son pays natal, les deux seuls qu'il tutoie, semble-t-il.

Cette correspondance est exclusivement en français. Jaffré n'abuse, ni n'use même, en fait, mises à part quelques rares citations, ni du latin, ni du breton. Elle est loin de demeurer exclusivement politique. Au long de ses lettres, Jaffré donne des nouvelles de lui-même, de sa vie (relativement austère, mais pas toujours) à Bordeaux, à Versailles ou à Paris. Demande des nouvelles du « pays ». Indique ses préférences et marque ses états d'âme. Reste que la politique y tient la place principale. Le Clanche, qui ne craint pas l'hagiographie, écrit que l'on dirait « les lettres d'un Tacite chrétien [fixant] à un pilori, dans leur nudité hideuse, certains malfaiteurs de la littérature et de la politique pour qui l'opinion, jusqu'à ce jour, n'a été que trop indulgente. Partout, on y sent vibrer l'indignation du Français, du prêtre, du théologien uniquement passionné pour la France, l'Église et la vérité²⁷ ».

Un député assidu

Dans cette Assemblée massivement monarchiste, on est très loin des états généraux de 1789. Les ecclésiastiques sont en tout et pour tout au nombre de... trois : « Mgr » (il n'est pas évêque) du Marhallach, élu du Finistère, Dupanloup et Jaffré. Du premier, Jaffré ne dit presque rien. Par contre, l'évêque d'Orléans suscite en permanence ou presque lazzis ou remarques ironiques. Pour tout dire, Jaffré ne lui pardonne pas d'être « libéral », et pour lui, le libéralisme commence très tôt. La détestation est presque physique. Ainsi :

« Aujourd'hui, pour la première fois, dans la salle qui précède celle de nos séances, passant sous le nez de l'Évêque d'Orléans, je ne pouvais me dispenser de saluer Sa Grandeur et de lui présenter mes hommages. Quoique toujours très rouge, il paraît très souffrant. Sa main était tremblante

27. LE CLANCHE, *Biographie...*, op. cit., p. 89.

et fiévreuse. Il venait assister évidemment au début oratoire de M. de Meaux, l'un des chéris de sa couvée libérale. L'un de ces jours, je me présenterai à sa sublime porte, après avoir cueilli, à son intention, dans les champs où fut Port-Royal, un beau bouquet de printanières, ou de fleurs de mauve, car apparemment il n'y a pas d'autres printanières par là²⁸. »

Plus politiquement, les reproches d'opportunisme constituent le fond de son attitude à l'égard de Dupanloup. Tels les propos de M. de Corcelle qu'il rapporte – et approuve :

« Celui-là me fait bien de la peine et nous fait du mal à tous dans cette Assemblée. Je fais la part des jalousies, des rivalités, cette part faite, sa conduite est assez équivoque pour légitimer les soupçons et rendre suspects les affaires auxquelles il est mêlé²⁹. »

Mais la condamnation peut être beaucoup plus forte et définitive, et s'accompagner d'un total manque de respect – vertu dont, il est vrai, Jaffré n'est pas le parangon :

« En tout et partout, c'est le Vatel qui se charge d'accommoder les choses de l'Église aux goûts de la France moderne. Il use de son tablier de cuisine à cette impossible besogne. L'Église ne se reconnaît pas dans les mets qu'il apprête : la société moderne trouve qu'ils sentent encore trop l'Église ; mais rien ne décourage le bonhomme³⁰. »

Et, lorsque la messe est dite, l'amendement Wallon voté et les lois constitutionnelles en chantier :

« Demain, le Sénat sera mis sur le métier. J'ai le regret de ne pas voir ici l'évêque d'Orléans, au milieu de ses amis en déroute, les uns, en petit nombre, vers l'Extrême-Droite, et les autres vers le Centre Gauche, entraîné lui-même dans la déroute, se perdant du côté gauche ou remontant péniblement vers ceux qu'il excommunait il y a quelques mois. Il y avait là pour lui un mauvais moment à passer, un choix difficile à faire. Il a choisi Cannes : il y est depuis quelques semaines et n'est pas en train de revenir. Le génie a des ressources que les badauds ordinaires ne trouvent jamais³¹. »

Jaffré va demeurer député jusqu'à la fin du mandat de l'Assemblée nationale. Lui qui à de nombreuses reprises, et de plus en plus entre 1871 et 1875, atteste de son ennui, quand ce n'est pas de son dégoût³², de la vie parlementaire (p. 373-375), ne démissionnera pas, contrairement à nombre de ses collègues – alors même qu'il manifeste sans cesse sa nostalgie de la vie rurale et soupire continûment après les vacances parlementaires attendues. Il faut croire que ses convictions politiques l'emportent et que, député, il pense sincèrement être là pour rétablir la monarchie, seule chance de salut de la France.

28. *Correspondance...*, p. 118, 4 avril 1871.

29. *Correspondance...*, p. 266, 15 mai 1872.

30. *Correspondance...*, p. 278, 3 juin 1872.

31. *Correspondance...*, p. 384, 10 février 1875.

32. Le dégoût « devint son état d'âme habituel dans la vie parlementaire », LE CLANCHE, p. 102. « Que te dire de la politique ? Je suis arrivé à ce point de n'y plus penser que pendant les séances, et encore c'est trop », *Correspondance...*, p. 381, 10 février 1875.

« Je pourrais bien partir un jour ou deux avant les autres, si les bancs de la droite n'étaient déjà trop dégarnis, et s'il n'était imprudent de laisser la gauche maîtresse du terrain un seul instant³³. »

En 1873, averti que son frère est dans un état désespéré (il meurt en huit jours de la typhoïde) il manifeste aux demandes de retour à Kervignac un *Non possumus* aussi politique que définitif :

« Nous sommes dans la situation la plus grave où se soit encore trouvée l'Assemblée³⁴. C'est pourquoi je t'ai envoyé ce matin une dépêche pour savoir si l'état de mon frère est tellement désespéré que ma présence là-bas soit d'une absolue nécessité. Tu comprends qu'une absence de quelques jours, je dis plus, d'une seule séance, au plus fort de la crise et quand une voix de plus ou de moins peut avoir sur les événements une si grande influence, est une affaire très grave et qui engage trop la conscience pour qu'on puisse la risquer autrement que dans un cas de nécessité absolue³⁵. »

Sauver la France en rétablissant la monarchie légitime. Rien n'est plus essentiel aux yeux de Jaffré, comme en témoigne cette lettre capitale qui fait le bilan *terrible* de *l'Année* du même nom :

« À Monsieur Julien Toulliou³⁶, à Guidel
Versailles, le 31 mai 1871.
Mon cher Julien,

Ce matin, ne sachant que faire, je suis entré dans un bosquet du parc qui porte le nom d'Apollon et forme l'un des coins de l'esplanade du Palais. De grands arbres, de belles allées vous conduisent à un bassin où il y avait autrefois de l'eau et qui n'en a plus, et au-dessus du bassin, à une magnifique grotte taillée dans un immense rocher. À gauche, deux superbes coursiers, sellés et bridés, les naseaux ouverts et humant l'air du matin, se cabrent impatients de partir; à droite, faisant face aux deux premiers, deux autres dont la toilette n'est pas achevée. Vulcain, le maréchal-ferrant des chevaux Olympiques, examine si les fers sont en bon état, tandis qu'un de ses ouvriers donne un dernier coup d'étrille aux nobles bêtes. Au milieu, Apollon est entre les mains de sept nymphes qui le décrassent. Armées de cuvettes, d'éponges, de peignes, elles lui tiennent la tête, les bras, les jambes; elles l'inondent, elles le frottent, elles nouent sa chevelure, elles examinent si le travail est bien fait. Il y a tant de nonchalance dans la pose du sire qu'on dirait qu'il n'est pas encore complètement réveillé. En ce temps-là, des déesses faisaient la toilette du Dieu du jour, maintenant comme en ce temps-là, c'est le bon Dieu qui fait celle des hommes, quand ils ne veulent pas la faire eux-mêmes. Nous sommes dans ses mains depuis dix mois, et ce n'est

33. *Correspondance...*, p. 206, 12 septembre 1871.

34. Le 19 février, la commission des Trente avait adopté la résolution décidant que l'Assemblée ne se séparerait pas avant d'avoir statué sur l'organisation définitive des pouvoirs. Le 13 mars, l'Assemblée adoptait le projet préparé par la commission qui rognait considérablement les pouvoirs de Thiers, lui interdisant désormais de communiquer avec elle-même autrement que par messages ne pouvant faire l'objet d'aucun débat. Le 24 mai, on le sait, Thiers, mis en minorité, démissionnait.

35. *Correspondance...*, p. 333, 28 février 1873.

36. Julien Toulliou (« Julio », comme l'appelle parfois le député-recteur) est l'ancien sacristain de Sainte-Anne d'Auray. Il est demeuré l'un des plus proches amis de Jean Jaffré.

pas fini. Il a versé de l'eau, il a frotté bien dur, à Sedan, cette grande tache de boue qui était Napoléon III. Les Prussiens, qui étaient sa cuvette et sa brosse, n'ayant pas suffi contre Paris, il a appelé les communeux [sic] qui ont mis Paris en bel état, et maintenant il emploie les ruraux à faire le nettoyage des communeux. Quand vous serez en train de réfléchir profondément, vous voudrez bien étudier la grave question de savoir si c'est la toilette d'un pays qui se réveille le matin, ou celle d'un pays déjà mort, ou bien celle d'un pays à qui il reste encore de la vie, mais qui est condamné et qui n'attend que le coup de grâce. Dans ce moment, nous travaillons sur Favre, Picard et Simon, ces trois restes du Pouvoir de la Défense Nationale. Ils se détachent lentement de la peau nationale, mais ils se détachent. Dans quelques jours, ils auront vécu³⁷.

M. Thiers voudrait nommer M. Picard gouverneur de la Banque. Aujourd'hui une proposition a été faite défendant à tous les députés et ministres d'abuser de leur position pour obtenir de l'avancement. La question des Princes a été mise à l'ordre du jour de lundi. Elle a été soulevée tout-à-l'heure [sic], à notre séance, sans exciter d'orage. On dit que M. Thiers est résigné, et qu'après avoir insulté la majorité, il a réfléchi qu'il ne gagnerait rien à ce jeu.

Malgré mon désir de voir Paris, je n'ai pas encore trouvé une demi-journée pour faire le voyage. Le chemin de fer de la rive droite marche depuis quelques jours, mais il n'y a que deux trains de voyageurs, et à des heures qui me forceraient à manquer la séance et à coucher à Paris. Celui de la rive gauche n'a pas repris son service à cause des ponts rompus, et des énormes tranchées qui ont coupé la voie depuis Châtillon jusqu'aux remparts, aux environs des forts d'Issy et de Vanves. Ce pays est fouillé, tourné, retourné, culbuté par la pioche et les obus, comme si un troupeau de sangliers d'avant le déluge y avait passé. Les Parisiens ne sont pas corrigés. Ils ne comprennent pas qu'on les désarme, ils tirent sur les officiers et les soldats : au milieu de leur ville en ruines, ils reprennent le train de leur ancienne vie, de leurs plaisirs, de leurs promenades³⁸, aussi fous qu'avant et beaucoup d'entre eux prêts à recommencer : Près de 150 000 ont pris part à l'émeute, les autres ont fui ou n'ont pas même essayé de disputer leur ville aux brigands. On ne saura jamais le chiffre des morts pendant le siège, et surtout les huit derniers jours. Il y a 40 000 prisonniers, on en fait tous les jours par suite des perquisitions qui se pratiquent dans la ville³⁹.

Le corps de l'Archevêque a été exhumé : il est à l'archevêché attendant que la situation permette de faire des funérailles. Il a reçu une balle auprès du nez, une autre au cœur : un doigt de la main droite est détaché et un autre pendant à quelques fibres. De sa prison, il avait écrit au Saint-Père une lettre de soumission qui ne laisse rien à désirer⁴⁰. Après quelques défaillances pendant sa captivité, il a noblement fini en évêque et en martyr. Le curé de

37. Jaffré pêche évidemment par excès d'optimisme (optimisme, de son point de vue!).

38. Vision assez étonnante de Paris, trois jours après la fin de la Semaine sanglante! Apparemment, selon Jaffré en tout cas, ce n'est pas Berlin en 1945 (qu'il n'a, bien sûr, pas connu).

39. On remarquera la prudence de Jaffré sur le bilan humain de la Commune. Il a conscience dès le 31 mai du caractère effroyable de la Semaine sanglante mais il l'incorpore quand même dans le bilan global du « siège » (entendons : celui des 18 mars-28 mai 1871 et non celui de septembre 1870-janvier 1871!).

40. Jaffré veut-il dire que cela lui évitera quelques siècles de Purgatoire? On pourrait le croire...

la Madeleine, depuis cinq ou six ans, était très romain ; un de ses amis me disait aujourd'hui qu'il a eu un moment d'émotion quand on est entré dans sa cellule pour le conduire à la mort : ce n'a été qu'un moment. Les Jésuites étaient ravis de la fête, et le témoignaient.

À bientôt, mon cher Julien. Mille choses à ces Messieurs et à vos bons parents.

J. Jaffré⁴¹

Jaffré député : le regard du prêtre breton légitimiste sur la politique

Le recteur de Guidel n'interviendra jamais en séance publique : un manque d'assurance face ces « éminences », un talent d'orateur limité comme le reconnaît son biographe, Le Clanche, un sens certain du ridicule l'en garderont. Mais il est un député très assidu, en bureau, en commission. La question scolaire reste au centre de ses préoccupations et il sera membre des commissions de l'instruction secondaire et de l'instruction primaire : pour cette dernière, il battra Waddington à plates coutures.

Jaffré n'est pas un naïf : la lecture de sa correspondance révèle même un analyste très fin et très sûr de la vie politique et même de la « cuisine parlementaire », très moderne à beaucoup d'égards, sans illusion sur ses amis, nuancé souvent dans ses appréciations, sauf lorsqu'il parle de ses ennemis irréductibles, notamment les républicains avancés. On notera par exemple ce terrible portrait de Garibaldi :

« Pendant une demi-heure, j'ai pu voir tout à mon aise, en face, le héros des deux mondes. Le misérable était là, dans ses haillons, calme et tranquille comme le génie de la destruction qui se repose après avoir accompli son œuvre. Seulement, ce n'est pas le génie de la destruction violente, c'est celui de la destruction par décomposition et pourriture. S'il cherchait un triomphe, il s'est trompé. Il n'y a eu que quelques rouges à lui serrer la main. La lettre par laquelle il donnait sa démission a été lue au milieu d'un silence glacial⁴². »

Et trois jours plus tard :

« J'ai vu d'aussi près que possible [...] le carnavalesque Garibaldi, un vieux et sale bonhomme, ridé comme le commun des hommes n'a pas le droit de l'être : c'est une peau vide, jaunie, grillée, où les rides sont serrées, profondes, par paquets, un masque hideux. Il est perclus, bancal, le costume est digne du personnage⁴³. »

Car politiquement, Jaffré reste d'un bloc : siégeant parmi les Cheval-légers, à « l'extrême droite » (expression qu'il emploie lui-même constamment), son but est le rétablissement de la monarchie et les négociations, les compromis, les manœuvres de couloir ou d'antichambre l'exaspèrent alors même que la force de l'Assemblée paraît sans limite et sans contre-pouvoir. Il a cru pendant quelques jours qu'il en serait ainsi :

41. *Correspondance...*, p. 170-173, 31 mai 1871.

42. *Correspondance...*, p. 90, 14 février 1871.

43. *Correspondance...*, p. 93, 17 février 1871.

« On espère que dans un mois ou peut-être avant, nous aurons fini notre œuvre. Je le souhaite ardemment. Le plus tôt sera le mieux. Nous allons simultanément faire la paix et nommer un gouvernement provisoire, si les révolutionnaires nous en laissent le temps⁴⁴. »

Mais il s'est très vite rendu compte des insurmontables contradictions qui allaient rendre son rêve impossible. Il déteste les bonapartistes en qui il voit les principaux responsables des malheurs de la France.

« Voilà un Monsieur [Conti, ancien secrétaire particulier de Napoléon III] qui monte gravement les degrés de la tribune : c'est le spectre de l'Empire qui sort du tombeau de Sedan, au moment où va être signé l'abominable traité que sa lâcheté et ses folies ont imposé à la France. [Il essaie en vain de se faire entendre, face à] la Chambre plusieurs fois tout entière debout pour l'écraser sous le poids de son mépris et de sa réprobation⁴⁵. »

Il hait bien sûr aussi la révolution et la craint ; mais il y a chez lui la conviction, assez classique chez un homme d'extrême droite au XIX^e siècle, que la civilisation industrielle a engendré la révolution comme une fille quasiment naturelle. Bien qu'il ne soit nullement un théoricien ni un politologue, Jaffré se situe à l'évidence dans le droit fil de la pensée contre-révolutionnaire : il fait le lien entre un Bonald⁴⁶ et un La Tour du Pin, en attendant les apôtres du Retour à la terre de Vichy. Pour La Tour-du-Pin :

« Que signifient dans la vie économique la liberté du travail, la liberté du commerce, la liberté de la propriété, si ce n'est la facilité au déchaînement de toutes les cupidités contre toutes les faiblesses, ou, selon un mot de Veuillot, "la liberté dont on jouit dans les bois".

Que signifient aussi, au point de vue des mœurs, les conquêtes de l'esprit moderne, si ce n'est la perte du bon sens, de la sagesse et de la vertu des ancêtres ?

Et qu'a-t-on gagné à toutes ces belles théories ? Les esprits n'ont jamais été plus inquiets, les peuples plus mécontents, toutes les conditions plus précaires⁴⁷. »

Ce texte date de 1887. Seize ans plus tôt, Jaffré écrivait :

« Les tricoteuses tiennent à Paris le haut du pavé, fusil sur l'épaule, ceinturon serré, sabre battant le jupon, l'infâme bohème sortie de ses cavernes et se vengeant sur la civilisation de l'infâme état où la civilisation l'a réduite. L'immonde vermine dévore la peau du bourgeois, de l'épicier, du lettré, du gentilhomme parisien qui l'a engendrée. Les pauvres créatures, il n'y a pas longtemps, montaient l'escalier du riche pour livrer au pillage, moyennant un vil et mince salaire, leur corps et leur âme : elles le remontent aujourd'hui pour y porter la ruine et la désolation. C'est un châtement visible et épouvantable, et ce n'est pas fini pour cette malheureuse ville⁴⁸. »

44. *Correspondance...*, p. 92, 14 février 1871.

45. *Correspondance...*, p. 98, 2 mars 1871.

46. Voir GENGEMBRE, Gérard, *Contre-Révolution ou l'histoire désespérante*, Paris, Imago, 1989, par exemple p. 271-275.

47. Marquis de la Tour-du-Pin La Charce, *Vers un Ordre social chrétien, Jalons de route, 1882-1907*, Paris, Beauchesne, 1929, p. 175.

48. *Correspondance...*, p. 122, 6 avril 1871.

Les républicains sont à ses yeux – principalement – des pourvoyeurs de révolution même s'il ne les confond pas tous et s'il consent à garder de l'estime pour les plus modérés d'entre eux comme Jules Simon.

Mais ces haines n'empêchent pas une forme de lucidité. Il admet très tôt que l'opinion évolue rapidement et que les espoirs de restauration s'amenuisent, même si le manque de volonté de la Droite sera toujours à ses yeux la principale raison de son échec.

« La Droite est exaspérée du progrès des idées démocratiques dans les départements. La Gauche qui se croit sûre de son fait à cause de cela même n'a jamais été plus provocatrice. Les Bonapartistes conspirent, les Orléanistes attendent, les quarante mille hommes baraqués [*sic*] autour de Paris et de Versailles trouvent qu'ils étaient mieux traités sous l'Empire, et surtout les officiers condamnés à l'étude ou à crever d'ennui. Si l'armée triomphe de l'épreuve, et entre courageusement dans la voie qui lui est ouverte, c'en est fait pour longtemps des Bonapartistes et probablement de la démagogie. Si elle trouve qu'on lui en demande trop, Dieu seul connaît ce que nous deviendrons⁴⁹. »

Dès 1872, il ne se fait plus du tout d'illusions sur une restauration qui proviendrait du suffrage universel :

« Les dernières élections sont rouges, à l'exception de la Corse qui est bonapartiste. Les dangers augmentent et aussi l'aveuglement⁵⁰. »

À plusieurs reprises, Jaffré insistera sur ce qu'on aurait pu obtenir avec une volonté ferme, quitte à bousculer un peu la démocratie, qui n'est d'ailleurs pas une de ses valeurs de référence :

« Hier, Laboulaye a lu son rapport sur la prorogation. C'est le contrepied [*sic*] de la proposition Changarnier. En donnant dix ans de pouvoir au Maréchal, on voulait se mettre en mesure non seulement de ne pas proclamer la République, mais de substituer à la République une monarchie quelconque. On gagnait du temps ; on supprimait les élections partielles qui ont noyé la majorité ; on étendait à toute la France de régime militaire ; on donnait au Gouvernement la nomination des maires, on ne comptait même pas respecter le suffrage universel. La machine une fois montée, on aurait procédé aux élections partielles, quand le tiers ou le quart des sièges eut été vacant dans un département.

Naturellement, la Commission, qui est mauvaise, a eu d'autres visées. [...] Avec 14 voix de majorité, on peut aller jusqu'au bout du monde, si l'on ne cède pas, mais à cette condition seulement. Les concessions détacheraient, à coup sûr, de la majorité les indécis qui s'y sont ralliés⁵¹. »

Le manque de volonté est en cause, mais aussi les intérêts privés, les ambitions ou les lâchetés de personnages importants : si Thiers suscite en lui quelque indulgence ironique au début de son mandat, il verra bientôt en lui un des principaux obstacles à la restauration, du strict fait de ses ambitions particulières, et participera à sa chute.

49. *Correspondance...*, p. 207, 10 décembre 1871.

50. *Correspondance...*, p. 288, 17 juin 1872.

51. *Correspondance...*, p. 356, 15 novembre 1873.

« La République est devenue partie intégrante de sa personne, de sa gloire et de son immortalité. C'est sur cette *philippote* qu'il veut faire son entrée dans la postérité⁵². »

Et quelques mois plus tard :

« Une seule chose n'a pas été dite dans cette grande discussion, c'était la seule qu'il y eût à dire et la seule qu'on ne pût pas dire, à savoir, le travail constant de M. Thiers soit à dissoudre la majorité, soit à l'empêcher de se former, afin de demeurer seul maître. Il croit avoir réussi, il se flatte d'avoir l'instrument dans sa main ; jusqu'à nouvel ordre, il ne veut pas s'en dessaisir⁵³. »

D'où, ce cri de triomphe lors de la chute du petit homme :

« Enfin c'est fait. M. Thiers est rendu à ses chères études, à ses collections savantes, au grand travail qu'il médite contre le positivisme et à sa gloire où il pourra se renfermer sans que personne vienne frapper à sa porte pour l'on distraire, à moins que ce ne soient les radicaux ses amis⁵⁴. »

S'il honnit Thiers, il n'a guère plus d'indulgence pour les Orléanistes. Peut-être voit-il – à la rigueur – le comte de Paris sans hostilité excessive⁵⁵ mais il rejette tous les torts sur ses oncles, les princes d'Orléans. Le duc d'Aumale, en particulier, lui inspire le plus grand des mépris :

« Le jour anniversaire du massacre des otages [sic], il présidait gaiement les courses de Chantilly et faisait les honneurs de la demeure des Condés [sic] devenue sa demeure ; le voilà qui vient [à l'Assemblée] de faire les honneurs de la réorganisation de l'armée, avec force éloges de l'armée française, toujours prince et toujours prétendant⁵⁶. »

Comme on l'a dit plus haut, Jaffré fait souvent preuve d'une grande finesse dans l'analyse politique : il perçoit la force de l'orléanisme sous son aspect de rassemblement de tous les conservateurs frileux ; ce n'est pas comme cela que lui voit l'avenir de la France mais il est bien contraint d'admettre la réalité. La comparaison avec le bonapartisme ne manque pas d'intérêt : les convictions comptent moins que les ralliements au moindre mal. Le pouvoir attire autour de lui les indécis et les mous, espèces les plus répandues. La leçon dépasse largement, bien sûr, l'époque de l'Assemblée nationale.

« Les Légitimistes n'ont pas grande influence maintenant ; ils en auraient encore moins si les Orléanistes étaient au pouvoir, et s'ils occupaient les principaux ministères avec Mac-Mahon pour Président nominal. Dans l'Assemblée et dans le pays, les conservateurs effrayés feraient la boule de neige autour d'eux, comme ils l'ont fait autour de Bonaparte, et nous don-

52. *Correspondance...*, p. 291, 23 juin 1872.

53. *Correspondance...*, p. 331, 15 décembre 1872.

54. *Correspondance...*, p. 344, 27 mai 1873.

55. Il est probable qu'il compte sur lui pour assurer la transition, la « fusion » dans l'harmonie avec Chambord, qui n'a pas d'enfants. Mais la détestable influence des fils de Louis-Philippe constituera à cela un obstacle majeur.

56. *Correspondance...*, p. 275, 28 mai 1872.

neraient avant longtemps une seconde édition revue et corrigée de 1830. Ce malheur peut arriver ou un autre : je serais désolé que les légitimistes et les catholiques fussent mêlés, de près ou de loin, à la politique qui l'aurait causé ou qui en aurait hâté le mouvement⁵⁷. »

L'un des pires travers politiques est pour lui l'opportunisme, non celui dont on attachera le nom huit ans plus tard à l'équipe Ferry-Gambetta, mais l'opportunisme banal des leaders, exercé en vertu du principe qui inspire (presque) tous les partis : « À nous toutes les places et tout de suite ! » Il lui inspire répulsion et lassitude :

« Thiers et Rouher font cause commune : pourvu qu'ils empêchent la Monarchie, le reste leur importe peu. Les emportements de M. Thiers contre les hommes qui ont perdu la France, ceux de Rouher contre les héros du 4 septembre, les fureurs de Gambetta contre ceux qui avaient déclaré la guerre et contre ceux qui refusaient de la continuer, tout cela a disparu. Les vieilles querelles sont oubliées. En voilà des amis sincères et des alliances sur lesquelles on peut compter ! ce sont des gens que les principes n'ont jamais gênés et qui n'en veulent pas plus pour les autres que pour eux-mêmes⁵⁸. »

Ses propres amis ne trouvent pas forcément grâce à ses yeux : Jaffré est un homme de convictions mais chez lui les principes sont de fond et non attachés à des symboles temporels : le refus du comte de Chambord d'accepter la restauration avec le drapeau tricolore le laisse amer et déçu⁵⁹. Il y voit une influence machiavélique de son épouse et de son confesseur influencés par l'« or italien » qui ne veut qu'une chose : ne pas voir à la tête de la France un partisan du pouvoir pontifical. À l'expiration de son mandat, il sera désormais sans illusion aucune sur ses propres partisans :

« Je vais dimanche à Vannes pour le vote sénatorial. S'il y a trois listes, comme on le dit, nous sommes assez bêtes, nous prétendus conservateurs, pour nous laisser battre, étant quatre ou cinq contre un, et pour renouveler, même ici, l'édifiant spectacle que nous avons donné là-bas, à Versailles. Nous n'avons plus assez de vertu pour résister à l'attrait du fauteuil républicain. Au fond nous nous rendons justice : n'étant plus rien par nous-mêmes, le fauteuil, un siège quelconque, placé n'importe où, nous donne au moins l'air d'être quelque chose. Après que le comte de Chambord s'est sacrifié au drapeau blanc, ses amis veulent tous se donner en ex-voto à la république. Le dévouement est bien grand, leur cadre ne restera pas longtemps aux murs du nouveau bâtiment⁶⁰. »

Plus le temps passe et plus son pessimisme prend le pas. Il en vient, lui l'érudit, à célébrer les vertus de l'instinct animal jugé supérieur à l'intelligence humaine, lorsqu'il s'agit de la survie de l'espèce :

57. *Correspondance...*, p. 296, 4 juillet 1872.

58. *Correspondance...*, p. 351, 7 novembre 1873.

59. En 1873 : il avait approuvé cette position en 1871. Mais le recteur de Guidel est un pragmatique : en 1873, il considère désormais qu'elle relève de la bêtise pure et simple.

60. *Correspondance...*, p. 45, 27 janvier 1876.

« L'instinct qui sauve les bêtes est plus fort que le bon sens qui devrait sauver les hommes. Depuis quatre-vingts ans que le vieux nid a été sottement détruit, nous allons d'une mesure à l'autre, fourrant nos pénates ici et là, jamais pour longtemps. Il n'y a pas de misérable *déforjour*⁶¹ qui change plus souvent de gîte et qui soit plus mal logé. Nous avons eu une excellente occasion de rentrer chez nous, dans notre vieille monarchie. Nous aimons mieux gueuser chez les autres. [...] Mac Mahon sera un Thiers amélioré; au lieu de mourir brusquement, nous mourrons d'anémie. Comme pour le pays, le résultat sera le même, la mort brusque serait plus dans mes goûts⁶². »

Les cinq ans passés par Jaffré à Versailles et la correspondance qui en constitue l'écho sont au total un remarquable témoignage sur les causes de l'échec de la majorité monarchiste : divisée en son sein par un fossé aussi profond que celui qui la séparait des républicains, sans chef véritable et sans volonté, incapable de prendre les mesures radicales et fortes qui seules auraient permis de contrebalancer une opinion publique devenue en fait très vite républicaine – Jaffré ne se fait là-dessus aucune illusion –, trahie par ses éléments les plus modérés qui n'avaient d'autre but que la stabilité et la paix civile, elle était dès 1872 condamnée à la faillite de ses grands desseins. Le recteur de Guidel a lutté jusqu'au bout pour qu'il en fût autrement, avec de moins en moins de convictions mais espérant jusqu'à l'extrême limite. En un miracle ?

Un amoureux de la ruralité

La vie parisienne semble n'avoir eu pour le député Jaffré que des attraits limités. Ses nobles amis de l'extrême droite ne le conviaient d'ailleurs pas souvent à quelque réjouissance privée :

« En dehors des heures d'Assemblée, je vis dans la plus grande solitude. Le lundi soir seulement, je vais avec une dizaine de collègues chez M. de Franclieu, où l'on cause, l'on mange des glaces et l'on boit du punch⁶³. »

Du temps qu'il dirigeait Sainte-Anne d'Auray, Jaffré n'avait pas manifesté de capacités relationnelles d'exception. Selon son successeur, Kerdaffrec, il « déparait ses rares qualités [= ses qualités rares!] par une répulsion étrange pour les relations sociales⁶⁴ ». Mais on peut se demander si cela n'était pas la vision d'un (pieux) adversaire. Dans ses rapports avec ses amis, Jaffré apparaît sous un tout autre jour. Si à Paris, il vit isolé, c'est que ni les mœurs parlementaires, ni celles du « monde » ne le séduisent.

Ce théologien radical est un amoureux de son pays natal, un « rural » et qui se définit comme tel. Sa correspondance est truffée d'appels, de manifestations de nostalgie et d'impatience, de désir de reprendre contact avec sa terre d'origine, fût-ce pour un bref congé.

61. Pauvre journalier.

62. *Correspondance...*, p. 355-357, 15 novembre 1873.

63. *Correspondance...*, p. 279, 3 juin 1872.

64. Cité par J. BULÉON et E. LE GARREC, *op. cit.*, p. 174.

« Comme Le Pouldu doit être beau et frais, et que j'envie votre sort ! Pendant que je cuis à la Chambre, je vois Féchant tirant la brasse au large, Pierre barbotant au bord avec Julien, et cela ne me rafraîchit guère. Mon tour viendra⁶⁵. »

Les scènes bucoliques abondent dans la correspondance et toujours connotées positivement :

« Mon cher Pierre,

Il n'y a donc plus, là-bas, ni papier, ni plumes, ni encre ; on ne sait plus écrire. Prends au moins, toi ou d'autres, la peine de me dire si la mer est chaude, si la chevrette donne, si les homards viennent se réchauffer dans les batteries et les blés de Kerbrest, et si Julo continue à dormir sur la gazette dans ton fauteuil ou mieux à honorer Bossuet dans son sommeil⁶⁶.

[...]

Le printemps commence à Versailles dans les hauts marronniers, dans les bourgeons qui grossissent, qui commencent à ouvrir leurs gilets, à lâcher des boutons, dans le gosier des mauvis qui, dans les grands arbres sifflent comme des fous, se répondent sans s'écouter et, comme nous, parlent tous à la fois. Les progrès du printemps m'amuse bien plus que les progrès de la loi sur l'enseignement primaire⁶⁷. »

Jaffré se fait constamment l'apôtre de la ruralité, en laquelle il cumule le bon sens, l'ardeur au travail, la vraie spiritualité, le naturel. Il n'est pas un prosélyte du « retour » à la terre, puisque pour lui la vraie France est déjà installée là :

« Les escaliers de marbre, les allées ratisées me font regretter les boues de Guidel⁶⁸ [ou, beaucoup plus brutalement encore, un an plus tard exactement] Vos lettres sentent le terroir et le iah-oh, avec sa vieille culotte, sa vieille pipe et son haleine fortement vinaigrée. Cela me fait plaisir au milieu de nos comtes, de nos marquis et de nos ducs pommadés, frisés, parfumés, depuis les cheveux, quand ils en ont, jusqu'aux fines bottes qui terminent leur agréable personne. En quittant le Palais, j'ai toujours envie de trouver un peu de boue et de crotte⁶⁹. »

Il n'y a donc nul besoin d'y faire « retour ». On a vu plus haut l'extraordinaire lettre sur la Commune où les « ruraux » jouent le rôle d'ange exterminateur. À beaucoup d'égards, Jaffré est proche de *L'Œuvre des campagnes*, dont pourtant rien ne nous dit qu'il ait été membre, en tout cas rien dans les documents que nous avons pu consulter. Simple convergence, mais frappante, sans doute⁷⁰.

Ruralité et non sentiment régionaliste. Il n'y a pratiquement aucune trace de « bretonnisme » chez Jaffré, ce fils de paysans bretonnants. Non

65. *Correspondance*..., p. 288, 17 juin 1872.

66. *Correspondance*..., p. 289, 23 juin 1872.

67. *Correspondance*..., p. 234, 9 février 1872.

68. *Correspondance*..., p. 261, 18 mars 1872.

69. *Correspondance*..., p. 337, 29 mars 1873.

70. Sur *l'Œuvre*, voir MENSION-RIGAU, Éric, *Le Donjon et le clocher, Nobles et curés de campagne de 1850 à nos jours*, Paris, Perrin, 2003.

qu'il ignore ce que sont ses paroissiens : « Je ne vous promets pas de prêcher en breton et en français, parce que je ne vois pas bien ce que le français aura à faire à Nostang⁷¹ », mais il n'y a même pas chez le curé de Guidel l'esquisse de sentiments que développera un La Borderie, politiquement pourtant très proche de lui. Jaffré est catholique, royaliste, ultramontain, patriote français – et il parle breton comme il aurait parlé chinois s'il était né en Chine. Au mieux se montre-t-il ironique devant la façon dont à Paris on considère les Bretons, mais il traite plutôt cette attitude par le mépris, mépris où il englobe une certaine « bondieuserie » que cet abbé de choc très abrupt ne craint pas de ridiculiser :

« J'ai lu, avant-hier, un bien vilain article du *Courrier de France* sur le pèlerinage de Sainte-Anne et la manière d'élever les filles dans les couvents de Bretagne. Véritablement ils nous prennent pour des Patagons. C'est probablement le *Voyage à l'île des Vertus*, un livre puéril sans doute, mais qui n'est classique nulle part que l'auteur a eu en vue. Nous avons tant de livres sots et bêtes dans notre librairie pieuse que si la Libre-Pensée se met là-dedans elle fera rire le public à nos dépens⁷². »

Après l'Assemblée nationale

La fin de l'Assemblée marqua pour Jean Jaffré l'abandon définitif de toute vie politique et de toute vie située hors de son pastoral ministère. Retiré à Guidel, préoccupé de sauver les âmes et de soulager les corps, d'embellir son église paroissiale et ses chapelles, il vit sans doute avec peine et rage le triomphe de la République et bien sûr de ses lois anticléricales. Que pensa-t-il lorsque fut votée en 1884 la loi sur le divorce due à un homme qu'il avait vu « à deux pas de moi », au « fameux Naquet, bossu [...] qui a des pattes d'araignée en guise de bras et de jambes, dont la figure est noyée dans une barbe et une chevelure qui ne laissent émerger qu'un gros nez d'épervier » ? Rien ne nous le dit, mais on peut aisément l'imaginer. Le combat qu'avait mené l'abbé Jaffré n'avait pas d'avenir temporel, la France rurale et catholique qu'il avait incarnée marchait vers sa fin (une mort lente, c'est entendu). L'influence de Jaffré, son prestige, son charisme furent toutefois suffisants pour se maintenir dans la mémoire locale. Une des places centrales de Guidel porte son nom et la commune demeura et demeure à droite dans un environnement (celui de la Bretagne sud-occidentale, de Lorient à Douarnenez) qui vira très tôt au rose ou au rouge, une droite certes éloignée des Cheval-légers de 1871.

71. *Correspondance...*, p. 206, 12 septembre 1872.

72. *Correspondance...*, p. 323, 1^{er} décembre 1872.

RÉSUMÉ

Les ecclésiastiques s'engageant dans la politique active sont finalement assez rares en démocratie, particulièrement les parlementaires. L'abbé Jean Jaffré est un de ceux-là, non qu'il ait reçu une mission officielle de sa hiérarchie, mais à la fois intellectuel de grand talent, curé de campagne et intransigeant légitimiste, il crut en 1871 devoir obéir au vœux de ses amis et concitoyens qui l'envoyèrent siéger à l'Assemblée Nationale. Pendant plus de quatre ans, il va observer, noter, juger des mœurs parlementaires qui lui paraissent souvent étranges tout en essayant de peser de toutes ses forces en faveur d'une Restauration qui n'aura pas lieu. Désabusé, il reprendra en 1876 ses fonctions de recteur de Guidel, jusqu'à sa mort. Sa correspondance, éditée par un de ses amis à la fin du XIX^e siècle est un document de premier ordre qui nous permet de regarder la France de MM. Thiers, de Broglie et MacMahon par les yeux d'un Huron bas-breton, érudit, fils de paysans et nostalgique d'une société en train de disparaître.

ABSTRACT

The ecclesiastics engaging in the policy activates are finally rather rare in democracy, particularly the members of Parliament. The abbot Jean Jaffré is one of these, not which it received an official mission of his hierarchy, but at the same time intellectual of great talent, priest of countryside and intransigent legitimist, it believed in 1871 to have to obey the wish of his friends and compatriots who sent it to sit at the French National Assembly. During more than four years, it will observe, note, consider usages parliamentary which appear often strange to him while trying to weigh of all its force in favour of a Restoration which will not take place. Disillusioned, it will begin again in 1876 its functions of priest of Guidel, until his death. Its correspondence, published by one of his friends at the end of the 19th Century is a document of first order, who allows us to look at France of M^s Thiers, Broglie and Mc Mahon by the eyes of Huron low-Breton, erudite person, son of peasants and nostalgic of a society disappearing.